

# CAPRICE REVUE

Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé  
rue de Livourne, 81, à Bruxelles

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00

ANNONCES-RÉCLAMES  
ON TRAITE A FORFAIT.



À l'aube. — Départ des Genckophiles pour le théâtre de leurs exploits. —



Un original de Georgetown (U.S.) voulant faire ses études  
à des places où personne ne s'est mis avant lui. —



Dans les dunes. — Atterré par les  
difficultés de la nature Campinaire. —

## SOMMAIRE

Isora,	Georges Garnir.
Fatum,	Vidame.
Heures de flânerie.	H. K.
A l'Essort,	Jean Mirouet.
Chronique bruxelloise,	Hubert Krains.

## Isora.

« Femmes étrangères que parfois nous voyons passer dans le matin ver-

meil, rayons de soleil jamais retrouvés — femmes, issues du rêve et du hasard, dont les yeux ont l'indéfinissable couleur d'un ciel deviné par les poètes mystiques; femmes émanées de l'inconnu, comme jadis, de l'onde, Vénus, votre mère éternelle; femmes qui emportez en votre marche errante les désirs qui volent vers vous comme une nuée d'oiseaux tournant dans les hauteurs; vous qui semez de mystère la route que vous foulez: vous qui parfumez d'étrangeté la fleur que vos lèvres ont baisée, je viderais mes veines de sang et mon cœur de chimères pour que l'une de vous

mêlât son âme à mon âme et m'elût d'amour parmi mes frères les hommes! »  
Ainsi, devant l'aube qui se levait avec des pâleurs de lis et bercés de l'éternelle mélancolie de la mer, chantaient les souhaits et les fièvres en la poitrine du poète Raymond. Tourmenté par la soif de l'imprévu et du mystère, il rêvait à ces femmes lointaines que parfois l'on distingue, perdues dans la banalité des foules et qui, pareilles à des épaves glorieuses charriées par la mer, sont emportées par un remous de multitude, en sorte que *plus jamais, plus jamais* on ne les revoit.

Or, un jour, par la plage semée de claires toilettes, et frémissante de jeunesse et de gaieté, son rêve se fixa sur la femme désirée. Il alla vers elle comme on va dans l'inconnu. Jamais il ne s'enquit de sa vie écoulée, d'où elle venait, où elle allait; jamais il ne lui demanda le secret de ses intimes souvenirs de fillette dont le charme ressemble aux boutons d'œillet non encore ouverts, et la jouissance suprême de sa passion fut ce mur impénétrable derrière lequel le passé de l'aimée s'abritait.

Il l'adora avec la ferveur éperdue des fanatiques des religions orientales sans

qu'elle se révélât jamais, sans qu'il cherchât non plus à pénétrer le voile d'étranger dont elle se drapait.

Après deux mois de cet amour cruel, une effroyable certitude s'ancre dans son cerveau et un désespoir immense l'abattit. Isora — c'était le nom de cette femme — allait mourir ; l'étiologie brûlait à la flamme de ses fièvres et, de jour en jour, elle s'étiola, pareille à une touffe de verveine qui meurt dans une atmosphère surchauffée.

\*\*

La chambre où s'éteignait Isora était une grande pièce ouvrant les larges cintres de ses fenêtres sur l'assoupissement de la mer. Il l'avait décidée à mourir là, voulant que son âme s'en allât dans les secrètes reculées de l'océan, pour que le mystère de sa vie retournât au mystère. La pâleur de ses joues se teignait de deux roses pourpres, ces fleurs meurtries qui étoient les pommettes des poitrinaires et l'on eût dit deux gouttes de sang vierge tombées dans la neige.

Raymond entra suivi du docteur.

Elle le vit venir avec joie et, avant qu'il pût parler, elle lui fit ôter le paravent que, pendant son sommeil, la garde avait placé entre la cheminée et le lit où elle se mourait. — C'était là un de ses singuliers caprices de malade ; elle avait voulu un matin qu'on apportât dans la grande chambre une pendule de Sèvres qu'elle aimait de cette affection bizarre qu'ont les enfants pour leurs jouets d'habitude. Au-dessus elle avait fait placer un grand écran japonais, un merveilleux tissu évoquant les lointains pays de mystère. Attaché à une tige de bambou curieusement incrustée de nacre et d'or, il semblait la feuille étrange d'un arbre de songe, que des vents de Paradis devaient bercer, avec des douceurs de parfum, sous un ciel éternellement limpide. D'énigmatiques artistes y avaient peint, comme avec du rêve, sur un fond d'un rose adorable, les divinités fabuleuses du shintoïsme, reculées dans le fond lumineux de l'écran comme dans une gloire. Un bonze, revêtu d'une sorte de chasuble dont les miroitements de métal fatiguaient les yeux, se tenait immobile au premier plan, levant l'arc recourbé avec lequel il venait de lancer sa flèche. Et c'était, au fond, un fantastique paysage où neigeaient des pétales diaprés de fleurs exotiques.

Le bonze regardait vers les hauteurs du ciel où un grand oiseau vert, les ailes déployées comme des bras d'agonisant, montrait, à l'endroit du cœur, une large blessure. Par les lèvres de la plaie s'enfonçaient les pointes de la flèche et, goutte à goutte, l'oiseau perdait sa vie et son sang. Et on eût dit que, manquant d'équilibre, il allait s'affaisser dans un tournoiement éperdu.

Souvent Isora s'oubliait à fixer sur l'oiseau ses pauvres yeux malades, ses tristes yeux pâles agrandis par le rêve, et cette vision troublante emplissait ses nuits de fiévreuses songeries.

Tandis que Raymond enlevait le paravent, le hurlement désolé d'un chien passa dans le vent et vint mourir à la fenêtre comme un oiseau nocturne qui se serait cogné aux chassés et tué dans le choc.

Isora sourit tristement.

« N'est-ce pas, docteur, c'est un signal, ce chien qui hurle la mort ? »

Il y eut un silence oppressé ; puis, péniblement, le docteur lui répondit les paroles émuës et consolantes que le médecin colporte au chevet des mourants, ainsi qu'un prêtre murmurant les prières consacrées et pieuses.

Elle ne répondit pas, ayant la certitude de sa fin très prochaine, comprenant qu'il ne lui disait pas la vérité, elle eut l'air de ne plus le savoir là.

Longuement, elle regarda l'écran, la figure énigmatique et grave.

Le docteur s'en alla, faisant à Raymond un geste désespéré.

Ils restèrent seuls ; et soudain, d'une voix très basse qui, par moment, était aussi vague qu'un remuement de feuilles

par une nuit de juin, elle se mit à lui parler de la pendule de Sèvres.

C'était comme un coin du voile de sa vie qu'elle soulevait devant lui, une échappée sur le paysage de sa première jeunesse ; et lui, navré, la face sérieuse, s'étonnait de ce bout de passé entrevu.

— Ah ! elle l'aimait bien, cette pendule qui avait sonné les heures de sa vie, avec sa voix timbrée et caressante de compagne fidèle ! Elle était la joie de sa chambre de jeune fille, l'endroit où toute la vie affluait et qui réglait son existence du rythme de sa musique. C'était comme le cœur de sa chambre parfumée qui battait et qu'elle écoutait vivre, avec de brusques peurs qu'il s'arrêtât.

Et elle s'interrompait de parler pour écouter le bercement du balancier qui parfois dominait sa voix grêle.

Puis elle lui parla de l'écran : c'était le jour où, pour la dernière fois, elle était sortie avec sa mère — il y avait six ans déjà que sa mère était morte — qu'elle l'avait désiré en le voyant à un étalage et, depuis, elle le gardait pieusement, dans la paix du souvenir, hallucinant son imagination de songes malades et lointains dans ce ciel rose où mourait l'oiseau blessé.

Et son regard devenait plus intense ; elle semblait vouloir s'emplir les yeux de cette vision pour l'emporter avec elle dans l'inconnu où elle allait entrer.

Dans le grand silence où sa voix semblait un vague frôlement d'étoffe, la pendule marchait sans répit, avec son tic-tac régulier et lent, mesurant avarement la marche des minutes et des heures, tandis que le bonze fixait toujours de ses yeux funèbres l'agonie de l'oiseau là-bas, très haut dans le ciel.

Depuis longtemps, elle avait cessé de parler, — depuis combien de temps ? Raymond n'eût su le dire, la pensée enlisée dans le navrement immense qui fait comme une brume de sanglots autour du lit des femmes qui meurent.

Et, brusquement, il la vit sourire, d'un pâle sourire qui évoquait une aube d'avril, et ses yeux suivirent les yeux de la mourante, qui semblaient hypnotisés par l'écran.

Alors se passa une chose que Raymond se rappellera toute sa vie, dût-il vivre mille ans : la sonnerie de la pendule, dont l'aiguille marquait minuit, eut le grincement de rouages qui précède le coup de marteau sur le timbre ; et voici que Raymond vit l'oiseau fantastique saigner une large goutte de sang qui tomba avec un bruit mou ; aussitôt le balancement rythmique s'arrêta, pareil à une haleine qu'on retient et le timbre ne sonna pas, comme si le marteau eût été brusquement suspendu dans l'air.

Pâle, de la pâleur des fantômes, il se retourna vers le lit : Isora était morte, les roseurs de la joue s'étaient éteintes et les yeux, les larges yeux pâles s'étaient refermés, emportant la vision inoubliable de cette scène.

GEORGES GARNIR.



AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

A PARAÎTRE :

**B**RANLANTES  
frontispice et 20 eaux-fortes de  
LOUIS MOREELS  
texte de MAURICE SIVILLE

édition mignonnette de grand luxe,  
caractères élzéviériens.

Avant que disparaissent à jamais les quelques bicoques du vieux Liège, il a paru intéressant de noter en une édition de bibliophile ces tant joliettes parleuses du passé.

#### Pour rappel

Adresser tout ce qui est relatif à *Caprice Revue* rue de Livourne, 81, à Bruxelles.



#### Fatum !

I.

Dans la cour de la ferme de Presbois un homme s'agitait...

La blouse non nouée, les cheveux ébouriffés, tordant avec rage par instant ses mains calleuses, il maugréait dans ses moustaches des imprécations contre cette vieille sorcière de garde-couche qu'il avait fait mander en toute hâte au village et qui tardait à arriver.

En haut pourtant on en avait grand besoin : depuis le matin la fermière laborait, et ses peines ne lui amenaient pas la délivrance tant attendue.

— Maudite vieille, va ! et, sur un cri plus perçant que les autres, il rentrait en courant, gravissait les vieux escaliers aux marches craquantes, croyant chaque fois que la mère allait passer...

La crise finie, il revenait guetter au seuil de la porte la route poudreuse, jurant et tempêtant tantôt contre le sort, tantôt contre le garçon, ce lourdaud qui sûrement avait du verser le cabriolet au sortir du village comme c'était son habitude... il le lui revaudrait bien, le rustre !!

Mais en haut les plaintes revenaient, aigües, la fermière ne se retenait plus de crier et ses déchirements de voix s'entendaient au loin.

Le cas était pressant, et, sous peine de la voir mourir, il fallait lui apporter quelque soulagement. La vachère s'offrit à l'aider, mais ses mains étaient peu habituées aux délicatesses, inutiles aux bêtes, et quand elle saisit en la serrant la tête de l'enfant, un broiement se produisit dans ce crâne si tendre.

A peine achevait-elle que dans la cour éclatait une querelle entre le fermier et la garde qui arrivait, plutôt sorcière que femme, le nez crochu, les vêtements en haillons, à son petit trot de vieille époumonnée. Elle avait refusé la voiture, trouvant le cheval trop vif et craignant pour ses membres rouillés par l'âge les accidents possibles ; elle serait, disait-elle, toujours à temps.

Mais le fermier s'emportait, exhalait contre elle sa mauvaise humeur, la traitant de femme de rien et finalement la chassa, refermant brusquement sur elle la porte de la cour...

La petite vieille à son tour, encore toute essoufflée de sa course, se mit à l'insulter, et rabattant son ire sur l'enfant qui était cause de tout :

— Ce sera du propre, allez, votre enfant ! Ce sera un vaurien comme son père ! Ce sera un assassin !

Et, poursuivie par un rire moqueur, la petite vieille tourna le mur et repartit...

II.

Des années se sont écoulées et l'enfant a grandi, mais le cerveau écrasé lors de sa naissance par la rude pression de la fille est resté stationnaire. Ce corps solide et musclé en hercule semble sans direction mentale et l'idiot ne témoigne de sa vie dans la maison que par un rire triste, rire mélancolique où perle le néant de cette intelligence absente. Et toujours par les couloirs, par les champs cette même démarche pesante, ces yeux vagues et ces éclats de rire lugubres qui, le soir, font hurler le chien de garde de sa grande voix lamentable.

Et les mois succédant aux mois il avait changé, était devenu méchant, battant les bêtes, battant les gens, n'ayant des éclairs de lucidité que pour jouer de mauvais tours.

Enfin, un jour, surprenant sa mère dans l'étable, il l'avait battue et laissée inanimée sur le sol. Dès ce jour on avait décidé de s'en séparer et on l'envoya à la ville dans un établissement où l'on s'était chargé de l'amender.

Depuis lors on n'en savait plus rien et tous les jours à la ferme la mère pleurerait le départ de l'unique enfant qu'elle adorait malgré tout.

Le temps ayant passé ; elle était presque la seule maintenant à se souvenir qu'autrefois cette maison avait entendu des vagissements.

III

Tout est liesse à Presbois... le matin le facteur a remis à la fermière un billet du directeur de l'établissement où était enfermé son fils. « L'enfant guéri, disait le mot, rentrera aujourd'hui chez vous. » Et toute joyeuse elle était courue aux champs annoncer à son homme l'heureuse arrivée...

Il avait été d'avis qu'il fallait le recevoir avec pompe, et ne pas ménager la basse-cour.

Aussi, à peine rentrée, la fermière s'était rendue au poulailler et, dans la cour, elle étranguait les poulets, qui poussaient un cri et achevaient leur agonie sur un tas de paille.

Au dehors, du talus sur lequel il était assis, la tête dans les mains, songeur, un être la regardait faire, et le cri de détresse des poulets, et le sang répandu semblaient exciter en lui d'étranges instincts...

Il se laissa glisser du tertre ; courbé en deux, lentement, il pénétra dans la cour et, se campant derrière la fermière, il l'étrangla, la renversant.

Elle n'eut pas une plainte, et une large mare de sang s'étendit à ses côtés ; l'homme se mit à la contempler, les genoux et les mains s'emboitant de sang, et sur cette bouche contractée il semblait chercher quelque chose...

A ce moment le fermier rentrait, et comme il cria à l'aide, un rire d'idiot l'accueillit, rire triste, rire lugubre comme autrefois.

L'homme se releva avec un geste de vaine attente et le croisant :

— C'est drôle, hein, monsieur, la vieille poule n'a pas crié.

Et le rire idiot reprit et ne s'éteignit qu'au loin dans les blés.

VIDAME.



#### Heures de flânerie.

(Au bois de la Cambre).

Six heures du matin. La ville s'éveille. De l'avenue Louise, je domine les maisons d'Ixelles, estompées d'une brume malsaine qui arrête au passage les premiers jets de fumée tire-bouchonnant à la crête des toits. Une vague rumeur monte de ce fouillis d'habitations que le soleil débarrasse insensiblement de leur gangue grisâtre. Maintenant, les toitures apparaissent, mariant leurs teintes rouges et noires à la blancheur des murailles dont les fenêtres s'allument sous les premiers baisers du jour. Les feuilles des arbres — symétriquement plantés le long de l'avenue — se défrisent et pleurent les gouttelettes de rosée accumulées dans leurs replis. De temps à autre, quelques ouvriers arrivant de la banlieue, la musette en bandoulière, les vêtements salis de chaux, la tête penchée, les yeux rivés au sol, passent à mes côtés en faisant crier le gravois sous leurs chaussures cloutées. À l'extrémité de l'avenue, un agent de police se promène mélancoliquement ; il ne semble pas s'apercevoir de l'épanouissement des choses et les cantilènes que la glèbe chante à son réveil ne le tirent pas de sa froide impassibilité.

En entrant sous bois, j'éprouve ces frissonnements voluptueux, ces palpitations d'âme que cause la révélation des beautés mystérieuses se dégageant subitement autour de nous. Les arbres et les plantes s'étirent en un remuement à peine perceptible et les feuilles exposées au levant se pâment sous les premières caresses du soleil. Un jour dis-

cret se glisse dans les allées, luttant avec la brume bleuâtre, imprégnée du parfum des fleurs sauvages qui soulèvent leurs corolles au dessus de l'herbe et semblent se tourner vers moi, suppliantes, comme pour dire : « Prends-nous, emporte-nous ! Ils mentent ceux qui soutiennent qu'il faut nous laisser mourir là où nous nous sommes épanouies. Tout à l'heure le sabot d'un cheval ou le talon d'un pataud nous meurtrira sans pitié et nous pourrions dans l'humidité fangeuse du sol. Oh ! écoute notre prière ! Réunissons en un bouquet, offre-nous à quelque femme aimée afin que nous ayons la consolation de nous faner lentement à son corsage, dans la chaleur moite qui monte des seins, en écoutant le léger tic-tac d'un cœur ». Mais la brise, s'insinuant dans les cépées, fait taire les fleurs, froisse leurs pétales contre la tige des herbes et en ravit le parfum pour embaumer l'espace. Débarrassées de leur nimbe de brume, les frondaisons étalent toute la gamme de couleurs commençant au vert sombre pour finir au jaune pâle et, par d'imperceptibles ondulations, semblent mêler des voix lointaines au sublime concert des oiseaux en extase devant les nids.

A cette heure matinale, les promeneurs sont clair-semés. On s'écarte l'un de l'autre, on se fuit. On craint de se reconnaître et d'altérer, par quelques mots banals, l'indéfinissable béatitude où chacun vit dans l'oubli momentané de ses semblables, les yeux fixés sur la chimère étoilée de ses rêves. Ce sont des disparitions furtives dans les sentiers, des enfoncements brusques dans les taillis. Et ces ombres, s'effaçant silencieusement, complètent l'illusion d'un pays vierge où quelque bonne fée vous aurait transportés et où vivraient encore les sylphides et les dryades dont l'incrédulité contemporaine a dépeuplé nos forêts.

Comme j'approche du ravin, des roulades sauvages et énergiques m'arrivent aux oreilles. Un homme se promène dans le vallon, lentement, en décrivant des zigzags et en fauchant du pied, de temps à autre, l'herbe humide et soyeuse. Il est coiffé d'une casquette usée qui oscille sur sa chevelure en révolte ; un veston gris, râpé et déchiré en maint endroit, laisse voir le devant d'une chemise en toile bleue et son pantalon, grossièrement rapiécé et trop long, forme des plis en tombant sur ses sabots. Il a le teint hâlé, les traits durs et la bouche voilée par les poils raides d'une moustache touffue. Je m'arrête et je considère l'étrange promenade de cet homme. Des grappes d'enfants ont joué la veille dans le ravin, leurs petits corps ont dégingolé la pente roide et dans ces ébats, les poches, parfois, se vident de leur contenu. Et ce gueux, ce réfractaire, ce poète sans le savoir, qui, sans doute, a couché à la belle étoile, dans l'herbe molle, sous le ciel noir clouté d'or, avec les arbres pour compagnons, s'est éveillé quand le premier rayon de soleil lui a chatouillé la joue et, sans perdre de temps, est venu visiter le ravin dans l'espoir d'y trouver de quoi s'acheter un déjeuner. Ses fouilles ont été infructueuses. Le voilà qui ascende

le talus d'un air dolent, les mains dans les poches, en sifflant l'air qu'il chantonnait tantôt. On ne mangera peut-être pas aujourd'hui. Mais le vagabond ne s'inquiète pas de si peu : insouciant, il se recouche en plein soleil et je n'aperçois plus qu'une protubérance grise qui touche la verdure.

A ce moment le soleil, déjà haut dans le ciel, enflamme le bois : les feuilles scintillent et se froncent, les branches crépissent, la terre fume et l'herbe, sous les pieds, est tiède et moite. Chaque ride du lac, formée par une brise à peine sensible, reflète, miroir fidèle, le magique soleil qui semble étreindre dans ses rayons notre planète toute palpitante et pamée. Peu à peu, la lassitude des choses me gagne ; étendu au pied d'un chêne, inerte, je laisse mes pensées voltiger capricieusement... Minutes délicieuses ! où je vis la vie inconsciente de l'animal, dans l'ombre tiède, bercé par le murmure des feuilles, caressé par la brise, les yeux pleins du panorama féérique où le sol, les arbres et le ciel se confondent en un amalgame de couleurs dont les adorables teintes varient avec une déroutante rapidité.

H. K.

Juillet 1887.



A l'Essor.

Les belles époques de l'Essor sont finies. Ses jours de victoire se font oublier. Les bons et vrais artistes le quittent, et il reste avec une poignée de derniers fidèles qui ne suffisent plus à maintenir haut sa renommée.

L'exposition de cette année-ci est particulièrement inférieure. Qu'y trouve-t-on de neuf et de hardi, en somme ? Est-ce là une exposition de *jeunes* ! Quelques rares choses qui ont un peu de valeur, ce n'est pas assez pour sauver une exposition.

Il y a des choses excellentes, pourtant, étalées à ces murailles, ou hissées sur ces piédestaux. Ainsi nous aimons beaucoup l'envoi de M. Jean Delville, malgré ses défauts innombrables et ses couleurs lourdes et déplaisantes. Car nous trouvons là un poète, un vrai poète. Encore un enfant, certes, un desservant à l'autel de l'art ; mais néanmoins, on le sent, il entrera dans la prétrise et deviendra un des forts. Pour cela il faut quelques années de travail et de réflexion. Ses paysages ont cependant déjà beaucoup de poésie — poésie un peu creuse et trop cherchée. Ses dessins sont solides et mâles. Et ce qui ressort de toute son exposition c'est l'effort, rien encore qu'un effort certainement, vers une sphère supérieure à celle du vitrier dans laquelle peignent nombre de peintres ; c'est un élan vers des lumières plus sereines, un besoin d'idéal.

M. Amédée Lynen est pétillant de verve endiablée dans sa *Tentation de St-*

*Antoine*, une œuvre amusante, pleine de brio et de belle humeur, d'un fantastique rappelant Breughel. Des sarabandes de pots se cognent le ventre dans des rondes comiques ; des animaux grotesques surgissent de tous les coins ; et deux femmes nues, les éternelles tentatrices, apparaissent, rayonnantes de lumière douce.

Le *Jardin de faubourg* est un dessin plein d'émotion, — une douce émotion de premier amour se cachant dans un mystère de crépuscule. — C'est d'une observation très personnelle et l'on trouve en cette page la synthèse de toutes les amourettes urbaines coulées dans les guinguettes, sous la pluie des pétales des marronniers.

Encore à signaler quelques dessins, toujours de ce crayon pittoresque et spirituel, aux traits piquants.

M. Omer Coppens est le plus audacieux des essoriens. Ce qu'on doit lui donner de réprimandes à l'Essor ! Il s'en moque, et il arbore franchement la belle lumière de ses plein air, ses marines scintillantes, fraîches, gaies comme des rayons du matin, et ses nocturnes verts et bleus. Au milieu de la banalité d'alentour, de la vieilleries des peureux et des piéteux sur place, ses toiles crient la note de l'art nouveau et semblent une révolte dans ce milieu terne. Ses effets de soir sont d'ailleurs pleins de rêve, mélancoliques et poétiques, d'un charme doux, sous le scintillement des étoiles.

M. Omer Dierick a exécuté une porte de bibliothèque, grande peinture décorative excellente. C'est de l'art d'artisan, oui, mais c'est de l'art. Et quand on voit les choses piteuses et nauséabondes que les constructeurs, les ébénistes, en un mot les ouvriers industriels exécutent, de pareilles tentatives méritent de sérieux encouragements et beaucoup de louanges.

M. Léon Dardenne a une jolie collection de paysages, tantôt en notes dorées et bronzées d'automne, tantôt dans des atmosphères argentines, tantôt idylliques — ou savoureuses — dénotant un sens personnel du pittoresque, et un solide brio de palette.

M. Fichet est en progrès ; son *Café concert* est pourtant trop gueulard, d'une tonalité exécérable. De M. Crépin des *Masques* japonais sur une belle tapisserie de fond, très remarquables ; De M. Duyck un très beau portrait, d'un dessin correct et honnête.

M. Vandamme Sylva expose une série de paysages bien compris et de tonalité agréable ; M. Bedés ses habituelles nature morte ; M. Segers ses fleurs habilement et finement ouvrées ; M. Van Gelder ses types connus de voyous, de rôdeurs, de vagabonds, déjà vus dernièrement au Cercle artistique ; M. Herbo ses portraits, toujours cuisinés à la façon bourgeoise ; MM. Halkett et Houyoux leurs insignifiantes toiles, comme à l'ordinaire.

M. Levêque a de l'audace et parfois une réelle réussite dans ses essais ; M. Carpentier se vulgarise beaucoup depuis l'an dernier ; M. Hannoteau nous montre des Bruges de beaucoup de caractère, inspirées un peu de Xavier Mellery. M. De Geetere a parfois de la grâce et de la légèreté, en ses tonalités blanches.

En sculpture, signalons un buste superbe de femme signé Julien Dillens. Buste merveilleux, qui rayonne dans ce

salonnet dont il est le plus bel ornement. Grand caractère. Grande allure.

La statuette du maître d'armes Léopold Merckx, de M. Samuel est très réussie, bien campée, dans une fière attitude. Les expositions de MM. Braecke, Lagae, De Vriesse méritent aussi une attention spéciale.

On a beaucoup remarqué, à ce salon, l'abstention de M. Frédéric. La cause de cette abstention c'est que le jeune peintre se propose de faire, au Cercle artistique, dans peu de temps, une grande exposition de ses œuvres les plus récentes.

JEAN MIROUET.



Caprice Revue

journal artistique et littéraire

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

publie, en chacun de ses numéros, un dessin et un portrait d'artiste.

Ont paru :

Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Joséphin Péladan, Villiers de l'Isle Adam, Erasme Raway, A. de Witte, Jules Destrée, Henri Simon, Louis Kéfer, Georges Rodenbach, César Thomson, Oscar Dossin, Ragghianti, Albert Giraud, E. Reyher, Théo Hanon, Sully Prudhomme, Mars, Henry de Groux, Edmond Picard, E. Tinel, Arnold Goffin, Amédée Lynen, Félicien Rops, Célestin Demblon, James Van Drunen, Stéphane Mallarmé, Julien Dillens, A. Borodine, Octave Maus, Hans von Bülow, Eugène Hutoy, etc.

CAPRICE REVUE est en vente à Bruxelles : chez Istace, rue du Marais et Galerie du Roi ; Librairie Molière, Chaussée d'Ixelles ; Aubette centrale, boulevard Anspach ; Montagne de la Cour ; à la gare du Nord.

La Wallonie

Revue mensuelle de littérature et d'art  
2<sup>e</sup> ANNÉE

Comité : ERNEST MAHAIM  
ALBERT MOCKEL  
de Rédaction : PIERRE-M. OLIN  
MAURICE SIVILLE

Bureaux rue Saint-Adalbert, 8, LIÈGE

ABONNEMENTS : 5 frs l'an.

Union postale, frs. 6.50.

Envoi d'un No spécimen contre 50 centimes

Hôtel de Gand et de Germanie

9, RUE DE LA MICHODIÈRE

PARIS.

FABRIQUE DE PARAPLUIES  
et Cannes en tous genres

J. P. VAN MISSIEL dit VALET  
46, RUE DU PONT D'AVROY, 46

Recouvrement et réparations instantanées.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR  
DE COLLABORATEUR.

BRUXELLES 1888  
MÉDAILLE D'OR  
MÉDAILLE D'ARGENT  
DIPLOME

Typographie - Chromolithographie.

Aug. Bénard.

Imprimeur-Éditeur

Rue du Jardin Botanique, 12

Liège.

CATALOGUES & PUBLICATIONS ILLUSTRÉES  
TABLEAUX-RECLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE  
IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.

CLICHERIE - GALVANOPLASTIE  
PHOTOGRAPHURE.

Imp. Aug. Bénard, Liège

APÉRITIF & DIGESTIF

ESSENTIELLEMENT

HYGIÉNIQUE

MAISON

DE VENTE

AMER MAUGUIN  
16 et 18, rue Léopold  
LIÈGE.

LIBRAIRIE L. GEORGE  
60, RUE DE LA CATHÉDRALE, 60

Abonnement de lecture : 10 frs par an ; 2 frs par mois.  
Les nouveautés sont données en lecture le jour même de leur apparition.

44, Rue de l'Université  
ÉDITEUR DE MUSIQUE

V<sup>e</sup> LÉOP. MURAILLE  
Location de partitions  
Richilde, Roy d'Ys, Siegfried,  
Tristan, Otello (Verdi),  
Prince Igor, (Borodine) Vie pour le Tsar (Glinka) etc.  
Envoi franco du Catalogue sur demande.

V<sup>e</sup> ELISE MAGIS

RUE DU PONT-D'ILE, 47bis, LIÈGE.

Porcelaines fines et ordinaires de toutes provenances. — Faïences anglaises, de Delft, Nancy, Rouen, Suisse, italiennes et du pays. — Cristaux. — Verreries. — Grand choix d'objets de fantaisie en Chine, Japon, Saxe, Sèvres, Nancy, Lille et Marseille. — Objets en cuivre et en bronze doré. — Plateaux viennois en laque, en cuir bouilli, en bronze doré et argenté. — Éventails de tous prix. — Albums de photographie. — Cadres et Paravents pour portraits. — Abat-jour. — Mignonnettes et Lambrequins.

Savon, Parfumerie, Eau de Cologne 1<sup>re</sup> marque. — Objets de ménage. — Dépôt des thés de la maison Rôleofs d'Amsterdam. — Objets à peindre en porcelaine, en bois blanc et en terra Cotta de Copenhague.

Imprimerie - Lithographie - Papeterie

FABRIQUE DE REGISTRES

Fabrique d'articles pour cotillons

RELIURES

Louis Haas-Depas

25, Place du Théâtre, LIÈGE.

VINS FINS DE CHAMPAGNE

DELBECK & C<sup>ie</sup>

Agent général : LUCIEN TOCK

RUE DEBRUYN, 26, BRUXELLES

Nouvelle et merveilleuse découverte qui ferait croire que le fameux problème de l'extraction du diamant, du charbon est enfin résolu.

DIAMANTS MAGNIN

Imitation tellement parfaite du brillant qu'il est impossible au plus fin connaisseur de discerner le vrai du faux. — L'éclat, la durée et la taille sont irréprochables.

Montés en or ou sur argent contrôlé depuis 5 frs.

S'adresser à M. CLÉDINA, rue du St-Esprit, 73, à Liège, seul agent dépositaire de la fabrique Magnin, bijoutier à Corcelles-Neuf-château (Sui-ss).

H. FONDER-BURNET  
48, RUE DU PONT-D'ILE, LIÈGE.



POUDRE TEXIENNE pour détacher à sec les vêtements de toutes couleurs et notamment sur les gris les taches s'enlèvent avec une merveilleuse facilité. Prix : petite boîte 0-35 ; grande boîte 0-60.

## Chronique bruxelloise.

LA LITTÉRATURE ET LES ARTS A LA CHAMBRE.

Les romanciers et les poètes font en général de très mauvais électeurs. Les jours d'élections, si le ciel est bleu et le soleil éclatant, ils ne se font pas scrupule de fuir le brouhaha des villes pour aller rêvasser en pleine campagne. Ils préfèrent le suave grillolement des alouettes aux plates inepties que débitent, dans l'atmosphère âcre des estaminets, de naïfs politiques avinés. La verdure des arbres et des plantes, l'or jaune des blés murissants et la coloration bleuâtre des lointains nimbés de brume les intéressent infiniment plus que les affiches multicolores dont on bariole outrageusement les murs et les palissades pour l'instruction des citoyens signares. Les bleuets et les coquelicots qui croissent en pleine liberté dans les seigles et les trèfles les ravissent autrement que les coquelicots et les bleuets flétris que des petites filles déguenillées vous tendent aux abords des bureaux électoraux.

Ce dédain non dissimulé pour la politécaille est puni par l'indifférence — tout aussi peu dissimulée — que leur témoignent d'habitude les gouvernants. Les écrivains amoureux du travail libre et qui s'abandonnent à leur inspiration auraient beau produire des chefs-d'œuvre devant lesquels s'agenouilleraient tous les amateurs d'art, ils resteraient inconnus dans les régions officielles s'ils ne se résignaient pas à fabriquer une cantate patriotique ou bien une de ces œuvres douceâtres dans lesquelles la liberté joue un beau rôle. Si la liberté est suspecte au parti qu'on veut flatter, on peut la remplacer par M<sup>sr</sup> St-Pierre comme l'a fait ce brave Lepas qu'on vient de décorer parce qu'il cultive la littérature inoffensivement et sans tapage dans la paisible commune de Jupille.

Cette conduite des gouvernants s'explique par un ridicule respect des traditions. Aussi n'a-t-on pas été peu étonné de voir, tout dernièrement, un ministre déroger aux vieilles habitudes pour se conformer aux lois de l'équité. Ayant une anthologie à faire composer il s'est adressé aux littérateurs qu'il supposait les mieux en état d'exécuter convenablement ce travail. Il ne leur a pas demandé s'ils pouvaient exhiber des billets de confession ou des diplômes de la loge. Ces procédés révolutionnaires ont excité des glapissements dont on n'a pas perdu le souvenir. On croyait toutefois la question définitivement vidée et les écrivains intéressés suffisamment punis par les grognements des vieux bonzes de leur louable et intéressante tentative lorsqu'un représentant s'est avisé d'interpeller, en le houspillant quelque peu, le ministre original qui paraissait vouloir gaver les gens de lettres. L'auteur de cette interpellation ne pouvait être que M. Woeste, ce député qui règle si admirablement son pas sur celui de ses écrevisses d'électeurs. Il est inutile de faire remarquer l'heureuse influence que son admonestation aura sur le Trésor public. Je connais un nombre considérable de personnes qui, depuis un temps infini, se livrent aux plus subtiles conjectures pour expliquer le bizarre phénomène que présente la caisse de l'Etat dans laquelle on verse constamment de l'argent et qui est toujours vide. La générosité princière dont on fait preuve vis-à-vis des artistes en général et des gens de lettres en particulier explique l'état de gêne où se trouve parfois le gouvernement. Grâce à la vigilance de M. Woeste, si le ministère actuel laisse un déficit, tout le monde saura où a passé l'argent et il suffira de retourner les poches des écrivains pour le récupérer.

Les ineffables bonzes dont je viens de parler auront sans doute constaté avec plaisir que M. Woeste ne s'est pas borné à critiquer la publication de l'anthologie mais qu'il s'est encore fait le porte-parole des *honnêtes gens* en disant tout le mal qu'il pense de l'*Enfant du crapaud* et surtout de l'auteur assez mal appris pour se livrer à des polissonneries de style qu'un infime gazetier de Paris a traitées de *Belgimatas*. A la rigueur, des écrivains qui veillent sur la littérature nationale comme les eunuques sur les femmes du sultan digérent le *crapaud* mais ce qu'ils ne peuvent avaler, ce qui leur barre toujours le gosier, c'est cette flétrissante

épithète de *belgimatas*. Car nous avons de ces pudeurs. Ils sont là un tas de braves gens qui se donnent un mal du diable pour faire tenir sur pattes des phrases étiques, qui ont été mis au monde pour comprendre le style plat et l'admirer et qui s'imaginent qu'on songe à eux chaque fois qu'on remue une question de littérature. Les railleries que nous décoche de temps en temps un fantaisiste reporter français à court de copie leur sont particulièrement sensibles. Ce sont même là les seules circonstances où nous puissions nous convaincre de leur existence. Complètement cachés par les broussailles et les hautes herbes qui recouvrent le marécage où ils barbotent en toute humilité, ils ne daignent lever le nez vers la lumière que le jour où l'on conteste aux belges le pouvoir d'écrire proprement la langue française. Oh! le joyeux spectacle dont il nous gratifient alors! La face congestionnée, le bras tendu agitant une grammaire, ils s'époumonnent à crier qu'il existe encore en Belgique des gens hypnotisés dans la contemplation de Voltaire et qui sont capables d'énumérer toutes les figures de style, depuis la catachrèse jusqu'à la litote.

S'il est fort désagréable d'entendre M. Woeste parler de littérature et d'art, à raison de ses idées vieillottes, on ne saurait, en revanche, contenir sa satisfaction lorsque M. Mélot consent à projeter sur ces matières les rayons de son prodigieux esprit. Voilà un député qui est bien de notre époque et qui représente à la Chambre autre chose que les habitants des catacombes de l'ancienne Rome. Ce n'est pas lui qui s'attardera à discuter la valeur de telle ou telle école, l'excellence de tel ou tel principe. Il sait parfaitement que ses concitoyens ne sont pas travaillés par un grand besoin d'idéal et il tâche de ramener ces vétilleries à des proportions compatibles avec nos goûts modernes. Il a même intro-



BOULANGERIE FRANÇAISE  
VIENT DE S'OUVRIR A BRUXELLES

duit dans la critique des procédés d'une incontestable originalité et qui doivent mettre cet art à la portée des intelligences les plus obtuses. Ayant à apprécier la valeur de la poésie, M. Mélot a empilé sur sa table un certain nombre de volumes de vers, il a placé tout à côté un panier de pommes de terre, puis il s'est abimé dans de profondes réflexions. Lorsqu'il est sorti de sa méditation, pendant laquelle ses yeux s'étaient souvent fixés sur son ventre, il en savait plus long sur la littérature que le plus érudit professeur de belles-lettres. Les pommes de terre avait parlé à son estomac tandis que la poésie n'avait rien dit à son esprit. Cette expérience démontrant la parfaite inanité de la littérature, il a immédiatement pris la résolution d'engager le gouvernement à faire arrêter tous les jeunes gens soupçonnés de se servir d'une plume pour écrire autre chose que des chiffres. On les enfermerait dans une maison pénitentiaire où ils seraient obligés de jardiner jusqu'à l'âge de cinquante ans.

Pour convaincre les personnes qui pourraient entretenir des doutes au sujet de l'efficacité du système d'éducation qu'il préconise, M. Mélot va publier une brochure de propagande en collaboration avec son collègue M. Anspach. Celui-ci est loin d'être aussi fort sur cette matière que M. Mélot, mais il est jeune et tout fait espérer qu'il aura bientôt complété ses connaissances artistiques. A la Chambre il ne s'est encore élevé que contre la générosité du gouvernement qui met gracieusement une salle du palais des Beaux-Arts à la disposition des Vingties lorsqu'ils organisent leur exposition annuelle. Il est inutile d'insister sur la justesse de ce reproche. Il y a un mois nous avons encore vu tout un coin du palais occupé par les œuvres d'un certain nombre d'inconnus entièrement dénués de talent parmi lesquels se trou-

vaient Van Rysselberghe, Monet, de Groux et Rops. Ce dernier pourtant n'est pas complètement inconnu. Presque tous mes compatriotes savent qu'il existe quelque part, dans un endroit qu'on ne saurait préciser — en France, en Algérie ou dans les pampas de l'Amérique du Sud — un belge qui s'amuse à dessiner, fait parfois de mauvais vers et répond au prénom de Fély.

Lorsque le gouvernement aura donné une première fois satisfaction à M. Anspach, il est à espérer que celui-ci reviendra à la charge pour rendre le même service à l'Essor. Il demandera alors la suppression du salon triennal. Quand on l'aura décidée, le moment sera peut-être venu d'examiner s'il n'est pas possible de tirer un parti plus avantageux de nos musées qui ne rapportent actuellement rien du tout. Il y a là de beaux cadres que l'on vendrait assez cher; quant à ceux qui n'ont aucune valeur on en ferait du bois de chauffage. On disposerait alors de magnifiques salles qui pourraient être consacrées à des services d'utilité publique.

Les Belges qui vivront à cette époque pourront se flatter de connaître la société idéale. Ils passeront leur temps à dormir, à manger et à compter de l'argent. Lorsqu'ils voudront retirer leurs pensées de l'ordure où elles traîneront pour les assainir en les fixant sur une œuvre d'art, ils iront contempler la façade de la Bourse. Enfin la Banque Nationale mettra des sacs d'écus à la disposition des malades pour que, réalisant la prophétie du poète, ils puissent mourir bêtement en emplissant leurs poches.

HUBERT KRAINS.